

Robert Dickson

Sudbury

I

et si c'était toujours ainsi
rien que cette promesse de printemps
telle une lèvre frôlant une joue
un rouge-gorge faisant son nid
toujours plein d'attentes de pluie
l'amour bourgeon une graine en terre
un repas fumant qui appelle à table
l'heure de l'apéro comme un je t'espère
cette fête qui est la veille de la fête
et promesse d'avril ou de canot
en eaux libres (promesse de rivière)
espérance d'outardes rentrant au bercail
son sourd et unanime
un avant-vert dans les arbres
et au loin un futur champ de grain

II

nuages et brume froide presque-après
de l'âpre hiver grisaille et étourneaux précoces
dans les arbres dépouillés neige et glace
à la face nord des maisons saletés vieilles
d'une saison ou deux
d'autres magasins ont fermé qu'on n'a pas vus
enfermés enfumés que nous étions depuis quand
déjà nos relations absentes ou tendues à
l'impossible nous cherchons désespérément
le vrai pain de nos jours quelque part
la pâte doit lever fidèlement et
fièrement au chaud les lacs sont encore
gelés et nous frissonnons fébriles
à l'approche d'une chaleur incertaine

Lac Meech

les restants de pique-nique (peu) dans une
poubelle en métal au parc national
baignade dans un lac à échec constitutionnel
qu'il fait bon étirer bras jambes poumons
on en a donc besoin on y prend donc plaisir
feuillus et conifères pour le décor sous
l'eau je vois mes doigts longs grandes mains
longs bras s'étirer et tirer les bulles
la preuve de ma vivance je fais la course avec
moi-même comme le sang dans mes veines
au sortir on est propre lisse net on est loutre
et truite grise amphibie devant l'éternel
équilibré à l'horizontale
dans l'eau touche la peau se meut dans l'eau
caresse la peau fend l'eau accueille
la peau caresse l'eau entoure la peau
à l'aise dans l'eau et dans la peau
l'eau et la peau

* * *

lorsque l'hiver enfin retirera ses armes
meurtrières loin de l'autre côté de nos frontières
quand viendront les longues journées perce-neige
tête-nue à la face sud des demeures et que
la volonté des mauvaises herbes nous étonnera
à nouveau qu'on appellera un ami comme ça
par besoin plaisant alors que le soleil rentre
par cette fenêtre-là à nouveau pour éclairer
la poussière dans ce coin-là
que le sourire est comme la coupe de cheveux
d'été d'un enfant avide de ce qu'il ne
peut nommer liberté et qu'on se dit les
vraies affaires oui il fait beau ici itou
et qu'on a des bulles de champagne au coin
des yeux et les cheveux nous frisent
parce que cette paix encore temporaire
téméraire nous grise et que quelqu'un chante
how do you stop before it's too late
lorsqu'un petit moment de printemps apparaîtra

* * *

j'ai pelleté toutes les étoiles tombées dans les fleurs du tapis
élimé ramassé les miettes avec la porte-lumière
d'occasion frotté les temples dégarnis
une colonne de fumée approche à grande vitesse
une belle vieille grande maison brûle vite
sans doute sans doute asséchée mes yeux me piquent
les planètes veillent peut-être
je ne lis plus les journaux inquiet
je regarde la radio éteinte
tant les chansons me dérangent
le bassiste contrôle mes battements de cœur
et ça dure je voudrais m'ancrer
dans un lac à doré près d'une crique à truite
marcher en douceur sous les petits
saules n'importe quoi puisque c'est
comme ça quand on tire sur tout ce qui
fleurit

Île de Vancouver

je me sens tout à côté de moi
je te caresse légèrement
à la pointe du stylo
comme si toutes ces chaînes de montagnes
entre nous n'avaient point de substance
survolées seulement aperçues
du ciel cimes et crêtes et cols
fantastiques à des kilomètres du hublot
le soleil est dans mon dos quelqu'un
lave soigneusement une entrée d'immeuble
gazouillis d'oiseaux dans les grands pins
deux avions au loin frottement énergique
d'une brosse sur briques
je caresse délicatement le dos de mon père
le soleil me chauffe le cou
l'ombre de ma main écrit des choses
le même poème m'écrit toujours